

Merveille

Marcher, je sais ce que c'est... Au début, je marchais à dos de maman, chez nous c'est comme ça. Tout bébé, on nous emballa de tissus serrés sur les hanches et dans le dos, on appelle cela un pagne. Il y en a de toutes les couleurs, c'est joli. Confortable aussi, même si les jambes s'écartent pour chevaucher le dos, le corps épouse les formes de maman. Je devrais dire de maman Merveille, parce que Merveille c'est mon prénom et qu'on appelle souvent maman du prénom de son premier enfant. C'était moi la première. C'est donc moi qui la première ai appris à marcher, à suivre maman Merveille pour aller au marché vendre quelques récoltes, de l'igname, que l'on pile pour en faire une pâte délicieuse qui remplit bien l'estomac et que les sauces pimentées font vivre intensément dans la bouche. J'ai souvent accompagné maman, longuement, dans la poussière que ma petite taille m'empêchait d'éviter, sur ces longs chemins de latérite rouge, bien de chez nous. Il paraît que les rois en faisaient des maisons, j'en ai vu à Abomey, une fois que je passais pour aller à l'hôpital. C'est beau cette terre dressée qui isole du chaud. Bien mieux que le béton, cher et qui absorbe la chaleur des rayons du soleil pour la laisser passer et faire suer très fort quand les grandes chaleurs reviennent.

Je marchais, et maman me retirait vivement dans ses jambes quand arrivaient, en pétaradant les motos-taxis, en brinquebalant les camions, et plus tard, en klaxonnant les voitures, toujours si pressés d'atteindre une étape, sans distinguer parfois les enfants qui cheminent. Même sans route, c'est dangereux l'Afrique pour les piétons.

Je marchais sans me plaindre parce que suivre maman c'était découvrir le monde et puis souvent, retrouver Bienvenue mon amie. Elle venait aussi le jour du marché, accompagnait sa maman riche de piments verts et oignons rouges, d'un peu de poivre aussi parfois. C'était toujours la fête de se retrouver, dans ces bruits de marché, aux odeurs multiples, aux dizaines de couleurs de fruits, de légumes, de tissus, de savons, et même de restes d'animaux servant au Vaudou, ou d'animaux nerveux servant aux sacrifices. C'est que chez nous beaucoup de choses arrivent par magie ou incantations mystérieuses. J'ai dû attendre longtemps avant d'utiliser ces mots que je ne comprenais pas, mais dont je devinais qu'ils cachaient de vieilles habitudes, comme ces fétiches qui nous faisaient si peur quand ils couraient vers nous.

Le marché terminé, maman portait sur la tête un panier rempli de ses échanges ou achats, de quoi nous faire à manger une semaine, et je la suivais en chassant avec une branche feuillue, les mouches et les moustiques que la tombée du jour attirait. Une fois rentrées, malgré que le sombre du soir s'approchait, il fallait repartir dans une autre direction, chercher de l'eau à la rivière que la chaleur avait rendue toute petite. Quelquefois, la chaleur était telle que la rivière disparaissait et qu'il fallait aller plus loin encore pour trouver un puits. Et quand lui aussi était sec, quelques kilomètres de plus nous emmenait vers un puits en métal installé par des yovos, avec des bacs, pour que les vaches des peuhls puissent

s'abreuver. Ainsi, le troupeau faisait un détour et épargnait les cultures. La transhumance ici, c'est la destruction des récoltes, parfois même des luttres qui se terminent dans le sang.

C'est étonnant de devoir venir chercher l'eau qui coule pour les vaches, mais en grande saison sèche, l'eau disparaît, sauf pour les arbres dont les racines parviennent à s'enfoncer loin dans le sol pour la trouver. Pourquoi n'avons-nous pas de racines, nous, femmes et hommes des pays chauds ?

J'ai donc appris à marcher, toute petite, avec maman, puis plus tard seule pour aller à l'école. Dans mon uniforme brun ou kaki, qui me faisait ressembler à mes amies, mais qui faisait aussi notre fierté. Etre habillées au lieu d'aller nues comme quand on était petites, c'était un signe, déjà, que quelque chose de sérieux se passait. Etre élève, aller à l'école, maman me l'a dit, avant c'était pour les garçons. Nous les filles, devons travailler dans les champs, aider maman, parcourir les marchés, aller chercher de l'eau. Aujourd'hui, pour elle, c'est un rêve qui se réalise : envoyer sa petite à l'école, c'est merveilleux. Peut-être est-ce là l'origine de mon prénom. Merci Maman Merveille.

J'étais fière alors d'y aller pour elle et puis pour moi, parce que quand j'apprenais à lire, à écrire, à parler, j'avais l'impression que je découvrais encore mieux le monde, j'avais l'impression, et même la certitude que je parviendrais à parler à des yovos lorsqu'ils reviendraient. Avant avec le fon, quand ils me parlaient je souriais mais je ne pouvais rien dire, à part « yovos, yovos », ça les faisait sourire et rire aussi, et, le rire, le sourire, c'est comme la musique, ça peut dépasser les frontières, les couleurs de peau, et réchauffer l'âme. Le sourire c'est une porte qui ouvre le cœur et fait naître des étoiles en plein jour, de la lumière dans le noir, de la complicité dans les yeux, des chants d'oiseaux dans les oreilles.

Pareil pour la musique, langage universel, qui fait danser le corps, partager l'émotion ou résonner la fête. Je suis sûre que c'est la musique qui fait danser les planètes. Je ne peux pas croire que ces ballets se passent en silence, ou alors c'est que nos oreilles doivent grandir ou s'adapter. Celui qui danse en silence a la musique dans la tête, l'univers n'a pas tout révélé de sa partition de vie. Penserait-on à une explosion silencieuse, quand on l'appelle « big bang » ? Soyons sérieux ! On verra plus tard, peut-être devinerais-je le chant des étoiles...et sinon je trouverai un moyen de l'écouter comme on entend la mer quand on pose sur l'oreille un grand coquillage complice et confident, qui murmure des histoires d'océan...

Ils souriaient donc et moi je rêvais de comprendre ces mots qui devaient être gentils. Un jour je répondrais. Et, ce jour-là est venu bien plus tard, quand dans une après-midi très chaude encore, un bruit de moteurs annonça de la visite. On l'entendit de loin venir vers notre village, Yayadji, et débusquer d'un seul coup à travers les buissons d'épines. Ils ne les connaissaient pas sans doute, parce qu'ils étaient jambes nues griffées, avec quelques gouttes de sang. Courageux et souriants ils venaient accompagnés d'amis de Cotonou et de Bohicon, repérer un endroit pas très loin des granites affleurant, où dirent-ils, il était possible de trouver de l'eau.

Cela nous étonna, nous qui avons l'habitude de ces longues marches pour quelques litres d'eau, à peine de quoi boire et cuisiner, rarement de quoi se laver. Imaginer que l'eau était là sous nos pieds cela nous faisait rêver. Nous n'aurions donc pas besoins de racines... Des

discussions qu'à présent je comprenais j'entendis que cette eau était à quatre-vingt mètres sous le sol ! Moi qui n'en mesure pas deux, j'avais des difficultés à croire cela possible. L'un des hommes blancs annonça que si c'était possible alors ce serait fait. Tout le village applaudit à la bonne nouvelle, sans trop y croire vraiment. Le chef de notre village pour l'encourager à tenir sa promesse lui offrit une bouteille remplie du miel que l'on recueille dans les arbres, verdâtre et onctueux, sucré et coulant. Ici on jette les sachets noirs partout, mais les bouteilles on s'en sert pour mettre le miel ou les arachides ou les noix d'anacardiers, ou le coco.

L'équipée repartit nous laissant l'espoir d'un avenir meilleur, où il ne faudrait pas attendre la pluie pour profiter de l'eau. L'élégance que l'on acquiert à se tenir droite pour porter les bassines et panier sur la tête, est peut-être un avantage, mais à quel prix, après quels efforts, quelle servitude ? Que de kilomètres parcourus, de poids portés, d'eau parfois renversée à cause d'une distraction ou d'un véhicule tonitruant et dangereux.

Les mois s'écoulèrent, bien plus que l'eau dont on rêva un moment, puis que l'on oublia en poursuivant notre vie de toujours, faite du bonheur de vivre ensemble, mais aussi de la souffrance de cette absence élémentaire. Parfois, à l'école, quand on voyait des images ou des récits d'eau qui s'écoulait d'instruments appelés robinets ou douches, on avait du mal de croire que l'eau pouvait être si facile à trouver. Mais on se disait que comme la terre est ronde, peut-être que l'eau était plus proche du sol de l'autre côté et que c'est pour ça qu'elle s'écoulait plus facilement par là.

Les mois passèrent.

Un jour sans que l'on s'y attende, un énorme camion vint par un autre chemin et s'arrêta non loin de ce point qu'ils avaient marqué d'un bâton planté dans le sol. Il était toujours là, personne n'avait osé y toucher pour éviter d'égarer la recherche, comme le bâton de Béhanzin, égarant l'ennemi dans ses poursuites. Le chauffeur était Indien, il se prénomma Ekanga. En parlant avec lui, j'appris que ce prénom signifiait « l'homme de cœur ». Il était à la fois chauffeur et opérateur d'engin. Il installa du matériel en métal, une sorte de grande foreuse, que l'on appelle hydraulique ! C'est drôle ce mot car c'est l'eau au service de la recherche d'eau. Et puis, un marteau qu'on appelle de fond de trou, pour casser la roche. Parce que, ici, de la roche il y en a. Le sol est riche de granite, qu'ailleurs on vient concasser ou scier selon la qualité. Ici, il est juste là pour s'asseoir ou pour poser des choses plus loin que les insectes.

Quand tout fut installé, tout le monde était là à regarder l'engin, avec l'espoir de voir jaillir de l'eau. Chaque percée mesurait quatre mètres et à chaque fois il fallait ajouter un tube de cette longueur. Il en fallait donc vingt, puisque l'eau était annoncée à quatre-vingt mètres. La chaleur était intense, le travail méticuleux, patient. Dieudonné qui avait commandé l'ouvrage et fait venir l'engin, aimait à assister au travail, c'est lui qui avait promis de réaliser ce puits aux partenaires venus de régions tempérées. Vingt mètres, quarante, soixante, quatre-vingt...et ... rien, toujours rien. Quatre-vingt-un, quatre-vingt-deux, toujours de la roche et pas d'eau. Les visages se crispaient, Ekanga arrêta la machine et déclara qu'il n'y avait pas d'eau ici. Qu'il était payé pour quatre-vingt mètres, qu'il avait essayé un peu plus mais que c'était inutile de s'entêter. Ce sol était sec vraiment.

Des larmes commençaient à couler, des habitants pleuraient d'entendre ces mots, certains partirent, d'autres, de désespoir, se couchèrent devant le camion. Il ne pouvait pas les abandonner, il fallait essayer encore, ou ailleurs.

Rien n'y fit. Ekanga, désolé, repliait le matériel.

Emu par ces larmes, Dieudonné, né sur cette terre, conscient de ses besoins, sensible à la vie des enfants et des femmes toujours à la peine, proposa de payer lui-même un supplément de travail. Je l'admirais d'oser ce geste. Ekanga essaya de l'en dissuader mais les corps couchés devant le camion, ces mamans, ces enfants, tous ces vieux, ces sages mêmes, aux visages déchirés de désespoir, lui rappelèrent la signification de son prénom, homme de cœur. Il accepta deux longueurs de plus en dernier geste et remis le matériel en place.

Quatre-vingt-trois, quatre-vingt-quatre, quatre-vingt-cinq, rien que le sable de pierre, rien que la roche, c'était fichu. Dieudonné lui-même perdait espoir. Quatre-vingt-six, quatre-vingt-sept, il ne restait qu'un mètre d'espoir. Quatre-vingt-huit...et là, dans une explosion de cris, de percussions improvisées : de l'eau, de l'eau, de l'eau...

Dieudonné pris Ekanga dans ses bras, ils pleuraient tous les deux de cette joie, de ces chants, de ces cris retenus si longtemps. Il y avait bien de l'eau ici, ils avaient eu raison d'insister, d'y croire encore, de se laisser conduire par l'émotion, par le cœur. Le travail se poursuivit jusqu'à cent mètres, l'eau venait en abondance, la nappe sortait de sa torpeur millénaire, elle allait rendre la vie qu'elle avait reçue d'un élan fondateur initial et renouer avec l'histoire de l'origine de la vie sur notre petite planète bleue. L'eau allait redonner la vie. »